

qu'en définitive les synagogues subsistèrent partout, habituellement respectées; mais il demeura un culte divers dans son rite, divers dans sa doctrine, sans unité, sans sacerdoce, sans temple, sans autel. « Fugitif comme Caïn, mais immortel comme lui, marqué comme lui de la main du Tout-Puissant, châtié et en même temps conservé comme jamais peuple ne fut ni châtié, ni conservé, Israël vit nomade et proscrit parmi les nations, depuis qu'après avoir donné la mort au Juste, il a appelé son sang sur sa tête et sur celle de ses enfants¹. »

¹ Stolberg, *Gesch. der Kirche J. C.* II 4. ch. 92 § 25.

CHAPITRE IV

HADRIEN — SES DERNIERS TEMPS

— 155-158 —

Il était temps qu'à son tour, Hadrien, instrument de la justice de Dieu, fût brisé par elle.

Hadrien allait finir comme Trajan. Tous deux de mœurs corrompues, tous deux qui, pendant quinze ou seize ans s'étaient imposé une modération politique, tous deux qui un instant avaient paru reculer devant la persécution antichrétienne, tous deux devaient succomber dans leur vieillesse. Le symptôme de cette chute fut, pour le premier, sa guerre inique et impitoyable en Orient; pour l'autre, sa honteuse apothéose d'Antinoüs. Dès lors, le mauvais génie, la superstition idolâtrique, l'adoration de leur propre personne, tous les instincts impériaux et, par-dessus tout, l'esprit de persécution l'emportèrent. Le règne de l'un et de l'autre se termina par un long, douloureux, dégradant affaissement et de leur raison et de leur fortune.

Hadrien approchait de l'âge de soixante ans. Sa santé naturellement robuste commençait à s'affaiblir. La bizarrerie de son caractère arrivait à un degré étrange. On le vit accueillir à Rome avec grand honneur le roi des Ibères, Pharasmane, lui faire et recevoir de lui des présents magnifiques; puis, tournant tout à coup à la raillerie et à l'insulte, revêtit trois cents criminels qu'il envoyait sur l'arène de chlamydes dorées pareilles à celles que lui avait données Pharasmane (135).

De plus, la rage de la divinité avait pris à cet empereur vieux et philosophe, comme, aux empereurs jeunes et étourdis. Il n'osa cependant pas être dieu à Rome; l'exemple contraire de Trajan et d'Auguste était trop formel. Mais il accepta la divinité des mains des Grecs toujours empressés à la prodiguer. Dans son temple de Jupiter olympien à Athènes, il plaça un autel pour lui-même. Il se bâtit des temples en Asie, il s'en laissa élever un par tous les peuples grecs sous le nom de Panhellénus (135)¹. Et en même temps (tellement se brouillaient ses idées sur la divinité), il mettait auprès de cet autel d'Athènes (était-ce à titre de collègue?) un *dragon* apporté des Indes, quelque serpent boa ou quelque *cobra capel* bien venimeux et d'autant plus vénéré. Ainsi, avec la défaillance des forces et le progrès de l'orgueil, Hadrien, prince longtemps équivoque entre le bien et le mal, penchait de plus en plus vers le mal. Adorateur d'Antinoüs, profanateur de Jérusalem, persécuteur des chrétiens, blasphémateur du Christ, il touchait à la fois

¹ Des inscriptions l'appellent *Jupiter Olympien*. Inscr. de Karabóghas (Priape) Henzen, 5455. Autel à Dodone : ΔΔΡΙΑΝΩΙ ΒΑΣΙΛΕΙ ΟΛΥΜΠΙΩΙ ΔΗ; — et Spartien : « Dedicavit... Jovis Olympii ædem et aram sibi, eodemque modo per Asiam iterfaciens templa sui nominis dedicavit. »

ces deux points extrêmes du paganisme, l'excès de l'orgueil et l'excès de l'abaissement, le culte de soi-même et le culte de la brute.

Son châtimeut allait donc commencer. Sa peine en ce monde fut une maladie longue, douloureuse, humiliante. Des pertes de sang amenèrent une hydropisie sur les suites de laquelle il fut impossible de se faire illusion. Il fallut songer à désigner son successeur. Serait-ce le bon ou le mauvais génie de Rome, l'esprit de Trajan ou l'esprit de Néron, qui dieterait ce choix à l'équivoque Hadrien? Le bon génie lui parlait de Servianus, son beau-frère, mais celui-ci avait près de quatre-vingt-dix ans. On lui parlait encore d'un Gentianus, aimé du sénat, d'un Pletorius Nepos, son ami familier; ces trois noms ne furent pas seulement éliminés; ils devaient finir par être inscrits sur une liste de proscription.

Le mauvais génie de Rome avait aussi son candidat. Depuis quelque temps, Hadrien avait auprès de lui, et commençait à traiter comme son fils, un jeune homme appelé Lucius Aurelius Annius Ceionius Commodus Verus¹ (l'usage s'introduisait de multiplier les noms de famille, et de suppléer à cet égard à l'illustration par le nombre). Il était, dit un historien, d'une beauté royale, d'une éloquence facile, lettré et poète comme Hadrien; mais c'était bien un Romain de la décadence; un homme qui avait peine à porter un bouclier, qui couchait, parfumé, dans un filet rempli de feuilles de roses et sous une couverture faite avec

¹ Né de la famille étrurienne Ceionia, adopté par Hadrien en 135, préteur en 135, consul en 136 et 137; à partir de son adoption, appelé César et revêtu de la puissance tribunitienne; mort le 1^{er} janvier 138. V. Spartien., in *Vero*; Dion Cassius, etc.; les monnaies; inscription : Henzen, 5461.

des lis¹. C'était lui qui, en vrai grand seigneur du dix-huitième siècle, répondait à sa femme qui se plaignait de ses infidélités: « Laissez-moi chercher ma satisfaction ailleurs. Le mariage est affaire de bienséance, non de plaisir² » Il se faisait précéder par des coureurs, ailés comme les Amours et appelés du nom des quatre vents; il les faisait courir sans cesse et sans pitié pour qu'ils eussent une apparence plus aérienne et ressemblassent mieux à leurs modèles. Ses goûts littéraires étaient de même nature: il appelait Martial son Virgile; l'*Art d'aimer* d'Ovide, le livre le plus décrié, moralement parlant, de la littérature romaine, était toujours sous son chevet. Pourquoi Hadrien, soldat robuste, dur à lui-même, s'était-il pris d'une telle faiblesse pour cet efféminé? On ne le conçoit guère, ou plutôt on le conçoit trop, et on sait trop de quel marché l'empire fut le prix. Verus se rapprochait d'Hadrien par les mauvais côtés. Sans avoir ni sa volonté, ni son intelligence, il avait ses vices. Auprès de ce prince, qui avait du Marc Aurèle et du Néron, il était en sympathie avec le Néron. Rome produisait en abondance de tels hommes, faibles de cœur, faibles d'esprit, faibles de corps, n'ayant de grand que leur égoïsme, des hommes qui eussent fait de simples mauvais sujets dans la vie privée, qui faisaient des Nérons sous la pourpre.

Tel est l'homme que, malgré tout le monde, Hadrien adopta. Il lui fit ajouter à ses noms déjà si nombreux ceux

¹ Lectum eminentibus quatuor anaclinteriis fecerat, minuto reticulo undique inclusum, eumque foliis rosæ quibus demptum esset album replebat... velamine de liliis facto se tegebat, unctus odoribus persicis. — Il avait aussi des tables et des sièges de table (*accubitationes et mensas*) de rosés et de liliis et quidem purgatis. Spartian., in *Ælio Vero*.

² Uxor est nomen dignitatis non voluptatis. *Ibid.*

d'Ælius César (135); il l'envoya gouverner la Pannonie, le désigna pour le consulat, lui donna toute l'attitude d'un futur Auguste. Des jeux au cirque, des millions de sesterces¹ solennellement distribués satisfirent le peuple et l'armée; Hadrien jugea qu'il avait pourvu à tous les besoins de l'empire et qu'il n'avait plus à s'occuper que de lui-même.

Il se retira donc à Tibur, essayant, après sa vie de voyages, la vie sédentaire et recluse de Tibère à Caprée, ou de Domitien dans sa maison d'Albe; après une vie sobre et sévère, essayant le soin de sa personne, les magnificences égoïstes, les longs festins. Seulement, son esprit était encore trop supérieur pour se contenter de ces grossières délices. La retraite de Tibère n'avait été qu'un boudoir et une prison; la retraite d'Hadrien dut être un musée. Il prétendit rassembler autour de lui tout ce qu'il avait admiré dans ses voyages. Il ne vola pas, comme Caligula et comme Néron; mais il fit copier partout. Ce qu'aujourd'hui, dans le palais de cristal de Sydenham, nous voyons rassemblé en plâtre, à l'étroit, il le rassembla en plein air, dans une enceinte de dix milles de circuit (quatre lieues et demie), en pierre, en bronze, en marbre. De sa fenêtre et de son lit de malade, il put voir l'Académie, le Péécile, le Prytanée, toute sa chère Athènes; dans ses promenades, que l'enthousiasme de l'artiste soutenait encore, il put s'asseoir au Lycée, respirer l'air dans la vallée de Tempé, revoir sa ville égyptienne de Canope; l'initié d'Éleusis put visiter par avance ces Champs-Élysées dont l'hierophante lui avait promis le séjour. Voulait-il chasser?

¹ 500,000,000 sest. (75,000,000 fr.), dit Hadrien lui-même. (Spartian. in *Vero*.) Spartien, dans la vie d'Hadrien, dit 400 millions de sest.

les cerfs bondissaient autour de lui par troupeaux. Voulaient-il se donner le spectacle de la naumachie, imitation souvent sanglante des batailles navales? un immense bassin de marbre jaune se remplissait d'eau et portait les navires. L'Égypte surtout semblait avoir suivi Hadrien dans sa retraite; des statues dans le goût égyptien s'y retrouvaient par centaines; elles ornaient un temple, objet de la grande dévotion d'Hadrien, converti des dieux de Rome aux dieux de Memphis¹. En un mot, tous les siècles, tous les styles, tous les pays, tous les souvenirs avaient là leur place. Les œuvres d'art s'y étaient accumulées avec une promptitude merveilleuse, grâce à la volonté toujours puissante d'Hadrien, grâce au nombre et à l'habileté de ses artistes. Cela, du moins, était d'un plus grand goût que la maison d'or de Néron avec son parc à l'anglaise, son lac artificiel, ses boudoirs peints et dorés. La villa de Tibur a été comme une mine de chefs-d'œuvre qui a fourni des bronzes, des marbres et des mosaïques à tous les cabinets de l'Europe moderne, et que trois siècles de fouilles n'ont pas encore épuisée.

C'eût été en effet une merveilleuse retraite, si la pensée d'une mort prochaine n'eût toujours plané sur le maître de cette maison. Il ne cherchait même pas à éviter cette pensée. Ce malade, qui traçait dans ses jardins une image du séjour des morts, bâtissait aussi à Rome sa dernière demeure. Le mausolée d'Auguste était rempli; Nerva y avait pris la dernière place. Trajan avait eu au haut de sa colonne

¹ L'obélisque actuellement au *monte Pincio*, et dont les cartouches hiéroglyphiques portent les noms d'*Hadrien César*, de *Sabine Auguste*, d'*Antonius*, aura été sculpté pour ce prince et placé primitivement dans sa villa de Tibur, d'où Élagabal l'aura fait porter à Rome. On l'a trouvé dans les jardins de celui-ci.

une sépulture qui n'appartenait qu'à lui seul. Hadrien voulut préparer aux cendres des Césars futurs un gigantesque palais, et, magnifique jusque dans la mort, embellir Rome par son tombeau. Sur les bords du Tibre, en face du Champ de Mars, non loin du cirque déjà bâti par Hadrien, un pont magnifique, appelé *Ælius*, du nom de sa famille, conduisit entre deux rangées de statues à ce môle, au faite duquel l'archange victorieux remplace aujourd'hui le char triomphal d'Hadrien¹. Des grilles de bronze, surmontées de paons dorés, quatre portes magnifiques, un revêtement de marbre de Paros, une multitude de statues sur le faite, complétaient cet édifice; et, lorsque, plus tard, il servit de citadelle aux Romains contre les Goths, les assiégés se défendirent à coups de chefs-d'œuvre et écrasèrent leurs ennemis sous des blocs de marbre sculpté. Or ce pont n'était autre chose qu'un fastueux chemin qu'Hadrien préparait pour faire passer le Tibre à sa dépouille: et ce môle, dont la partie centrale, seule debout aujourd'hui, a tour à tour servi de forteresse, de prison et de demeure pontificale; ce môle a été bâti pour la petite urne qui devait contenir, avec une poignée de cendres, quelques fragments d'os d'Hadrien².

Mais ni ces funèbres magnificences, ni l'activité d'esprit qu'elles témoignaient encore ne mettaient l'âme d'Hadrien à l'abri des atteintes de la douleur. Son mal s'aggravait, son caractère s'aigrissait, sa sagesse politique défailait, l'infirmité du malade le précipitait sur la pente toujours facile du gouvernement sanguinaire. Le fils adoptif

¹ Selon les Byzantins (1) un homme aurait pu se loger dans l'orbite de l'œil d'un des chevaux de ce char. Joann. Antioch., *Περί Αρχαιολογίας*.

² Le pont porte la date *Trib. pot. XVIII, cos. III.* (an 134-135).

de Trajan, un prince intelligent et sage, un César vieux et hydropique, commençait à s'inquiéter pour l'avenir de son règne et ordonnait des meurtres par précaution. Après une perte de sang qui l'avait mis aux portes de la mort, sa haine éclata contre quiconque aurait eu chance de devenir son successeur. Ceux qui avaient joué un rôle sous Trajan étaient morts; ceux qui avaient joué un rôle sous Hadrien lui-même, qui avaient contribué à son élévation, que lui-même avait songé à désigner pour lui succéder, devinrent l'objet de ses inquiétudes. Tous ses amis lui semblèrent de futurs empereurs. Martius Turbo, son préfet du prétoire, soldat infatigable et dévoué, fut disgracié et persécuté. Tatianus, qui l'avait fait adopter sous Trajan, fut proscrit. D'autres complices de son élévation furent réduits à l'indigence ou même au suicide. Servianus, son beau-frère, âgé de quatre-vingt-dix ans, périt avec son petit-fils, âgé de dix-huit. Le petit-fils, appelé Fuscus, était coupable d'avoir eu quelques soi-disant présages qui lui annonçaient la pourpre; le grand-père, de s'être assis sur un siège réservé à l'empereur et d'avoir fait quelques présents à des esclaves du palais; tous deux, ajoutait-on, avaient été peu satisfaits de l'adoption de Verus. C'était donc et pour la défiance, et pour la cruauté, et pour le culte de la personne impériale, la pratique néronienne qui renaissait tout entière. Avec Hadrien dans le présent, avec Verus dans l'avenir, celui-là dont l'âge avait fait un tyran, celui-ci qui, avec sa nature énervée, ne pouvait pas être autre chose, Rome dut croire fini le beau rêve qu'elle avait fait sous Nerva et sous Trajan.

Mais Dieu voulait prolonger encore le répit qu'il avait accordé au genre humain. Dieu protégea Rome en frap-

pant la famille de ses gouvernants. Le mausolée qu'Hadrien construisait, pour ainsi dire au milieu de son agonie, ce mausolée, inachevé encore, commença à se remplir sous ses yeux. Il y vit porter, sans un bien vif chagrin, il est vrai, sa femme Sabine, lorsque, selon les rumeurs qui coururent, le poison, pris volontairement ou donné par son mari, eut fait enfin disparaître cette petite-nièce de Trajan¹. Du reste, Hadrien acheva de garder envers elle les bienséances : il la fit déesse, « lui important peu, dit le grave Lenain de Tillemont, qu'elle fût au ciel ou en l'enfer, pourvu qu'elle ne fût pas sur la terre. »

Mais bientôt aussi le mausolée impérial s'ouvrait pour le fils, récemment adopté, d'Hadrien. Hadrien malade avait adopté un malade, ou, selon son expression, il avait adopté, non pas un fils, mais un dieu. Hadrien était astrologue, et sa science, qui, avant l'adoption, ne l'avait averti de rien, aussitôt après l'adoption, l'avertit que Verus ne vivrait pas. Les crachements de sang de Verus en disaient tout autant et d'une manière plus certaine que l'astrologie. Sa faiblesse était telle qu'après son adoption il fut hors d'état d'adresser un remerciement public à Hadrien. Les regrets anticipés de l'empereur se manifestèrent d'une manière étrange. Quelquefois nous les voyons tendres et poétiques; Hadrien erre dans ses jardins, chantant à demi-voix ces vers de Virgile :

Le sort veut seulement le montrer à la terre,
Mais ne l'y laisser pas.....

¹ « Ad mortem voluntariam compulsus est. » Aurel. Victor., in *Epit.* — Tillemont croit Sabine morte après l'adoption d'Antonin, parce que, dans une inscription d'Antonin, celui-ci l'appelle sa mère. Cette preuve n'en est pas une. Il était dans les habitudes romaines qu'un empereur, quelle que fût l'époque

Et, comme un de ses amis ajoutait les vers suivants :

. . . . Rome à vos yeux eût semblé trop puissante,
O dieux, si pareil don eût été pour toujours.

« Non, dit Hadrien, qui sentait trop bien ce qui manquait à son protégé, ces vers-là ne conviennent pas à Verus. » Et il ajouta :

. . . . Versez les lis à pleines mains.
Je veux jeter des fleurs et, de ces dons funèbres
Charmer l'ombre d'un fils. Inutiles honneurs
Qu'au moins je lui rendrai !

Quelquefois, au contraire, ses regrets ne sont que ceux d'un homme politique ou même ceux d'un avaro : « Nous nous sommes appuyés, dit-il, sur un mur en ruine. Nous avons donné au peuple et aux soldats (pour l'adoption de Verus) trois cent millions en pure perte. » Il pensait même, dit-on, à annuler cette malencontreuse adoption, et quelques mots qui lui échappèrent indiquaient qu'il cherchait déjà un successeur à son successeur Verus. Ces inquiétudes du cœur, de la bourse et de la politique ne tardèrent pas à être justifiées. Verus, qui achevait son second consulat, revenait de Pannonie et devait, aux prochaines calendes de janvier (1^{er} janvier 138), paraître devant le sénat. Il avait apprêté une très-belle harangue pour complimenter Hadrien. Il ne lui manquait que la force pour la prononcer. Il crut se la donner par une potion excitante. Mais la potion était à trop haute dose, et Verus fut trouvé mort dans son lit (décembre 137).

Hadrien retombait donc dans les perplexités. Il eut quel-

de son adoption, appela sa mère la femme de son père adoptif. — Il y a des monnaies au nom de Sabine vivante de l'année 136 ou 137.

ques semaines d'hésitation. Rome se demanda si elle aurait un prince comme Verus ou un prince comme Trajan ? Un jour pourtant, à ce qu'on raconte, Hadrien, étant venu au sénat, y vit entrer Titus Aurelius Antoninus, qui soutenait la marche débile de son beau-père, Annius Verus, ancien préfet de Rome et trois fois consul. Antoninus était un homme de bien, âgé de plus de cinquante ans, qui avait passé avec honneur et dignité par toutes les magistratures, qu'Hadrien appelait souvent à ses conseils et qui inclinait d'ordinaire pour le parti de la clémence. Une pieuse inspiration passa par l'esprit du prince. Le bon génie de Rome l'emporta, et Hadrien donna Antonin à l'empire.

Seulement Hadrien, toujours en proie aux contradictions, crut qu'il devait accorder quelque chose au mauvais génie de l'empire. Antonin n'avait pas de fils, et Hadrien, afin de mieux assurer l'avenir, voulut laisser après lui deux générations de princes. Antonin, adopté par Hadrien, dut adopter à son tour deux fils qui devinrent ainsi les petits-fils de l'empereur. L'un de ceux-ci fut un neveu de sa femme, un Marcus Annius, alors âgé de dix-sept ans, et que l'histoire connaît sous le nom de Marc Aurèle. L'autre fut un fils de Verus, appelé, comme son père, L. Ælius Verus, et âgé de huit ans seulement. En faisant ainsi la part de deux familles, dont l'une s'imposait à lui par ses vertus, tandis qu'il trouvait l'autre en sympathie avec ses penchants mauvais, Hadrien faisait la part du bien et du mal, de la bonne et de la mauvaise politique, de la bonne et de la mauvaise fortune du genre humain.

A travers ces péripéties, la crise suprême approchait. Hadrien, qui, jusque-là, avait supporté son mal avec cou-